

CRISPIN
MEDECIN.
COMEDIE.

Par le Sr DE HAUTE-ROCHE,
Comedien de la seule Troupe
Royale.



ACTEURS.

LISIDOR,	Pere de Geralde,
GERALDE,	Amant d'Alcine,
MIROBOLAN,	Medecin, Pere d'Alcine.
FELIANTE,	Mere d'Alcine.
ALCINE.	
DORINE,	Servante de Feliente,
MARIN,	Valet de Lisidor.
CRISPIN,	Valet de Geralde.
LISE,	Servante,
UN CHIRURGIEN.	
GRAND SIMON,	

La Soene est à à Paris,





CRISPIN
MEDECIN,
COMEDIE.

ACTE PREMIER.
SCENE PREMIERE.
LISIDOR, MARIN.
MARIN.



Ouy, Monsieur ? vous voulez vous re-
marier, dites-vous ?

LISIDOR.

Ouy, ouy, je veux me remarier ; &
pour cet effet, j'ay envoyé mon fils à
Bourges, sous pretexte d'étudier encore quelque temps
la Jurisprudence.

MARIN.

Suffit : mais peut-on vous demander comment se
nomme celle que vous voulez épouser ?

A ij

4 CRISPIN, MEDECIN,
LISIDOR.

C'est Alcine.

MARIN.

Quoy ; la fille de Monsieur le Medecin Mirobolan ?

LISIDOR.

Ouy.

MARIN.

Vous vous raillez, Monsieur; cette fille n'a pas plus de dix-huit ans, & seroit plus propre pour Monsieur votre fils que pour vous.

LISIDOR.

Je ne veux pas que mon fils se marie de trois ou quatre ans.

MARIN.

Mais, Monsieur, pensez-vous bien à ce que vous faites, quand vous formez le dessein d'épouser Alcine ?

LISIDOR.

Comment ! si j'y pense ? Ouy, ouy, j'y pense fortement. Elle est belle, elle est sage, elle est jeune, elle est spirituelle; enfin elle a des qualitez qui ne sont pas à mépriser.

MARIN.

Hé, ce sont toutes ces belles qualitez qui devoient vous empêcher d'y songer; car à dire le vray, toutes ces choses ne s'accordent gueres bien avec un vieillard.

LISIDOR.

Hé, je ne suis point tant vieux.

MARIN.

Non dea; si nous estions au temps où les hommes vivoient sept ou huit cens ans, vous ne seriez encore qu'un jeune adolescent: mais dans celuy où nous sommes, je vous tiens fort avancé dans la carriere.

LISIDOR.

Mais soixante-ans.

MARIN.

Ma foy, à n'en point mentir, je crois que vous en avez pour le moins douze ou quatorze de plus; car je me souviens que l'autre jour le bon-homme Pyran-te beuvant avec vous le petit coup, disoit qu'il en avoit soixante & six, que vous estiez en Philosophie, qu'il n'estoit encore qu'en Cinquième; & qu'à la Tragedie du College, il jouïoit le Cupidon, quand vous representiez l'Empereur.

LISIDOR.

Il ne sçait ce qu'il dit là-dessus: Il est de ces gens qui se veulent faire plus vieux qu'il ne sont.

MARIN.

Laissons l'âge à part; aussi bien, comme on dit; il n'est que pour les chevaux, Monsieur. Mais parlons un peu de votre mariage. Croyez-vous que Monsieur Mirobolan, & Felianté sa femme, vous accordent leur fille, n'ayant que cet enfant-là: Quand on n'a qu'une fille unique, & qu'on la marie, c'est dans l'esperance de voir naistre de petits poupons: mais à ne rien déguiser, si vous l'épousez, ils courent risque de n'avoir jamais cette joye, à moins que la Cour des Aydes... Vous m'entendez.

LISIDOR.

Ce n'est pas là ton affaire, & je sçais bien ce que fais. Quand elle sera ma femme, nous ferons tout ce qu'il faudra faire.

MARIN.

Ma foy, je doute qu'elle la soit jamais.

LISIDOR.

Et moy, j'en suis fort assuré. Mirobolan est un homme de parole: il me l'a promise de luy à moy.

MARIN.

C'est quelque chose que cela; mais vous sçavez que Felianté est une maitresse femme; & si je ne me trompe, elle a la mine de porter le haut-de-chauffes.

6 CRISPIN MEDECIN,
LISIDOR.

Je ſçay qu'elle eſt un peu fiere ; mais les avantages
que je feray à ſa fille , adoucironr cette fierté ; & puis,
un mary eſt toujours le maître de ſa femme.

MARIN.

Toujours ? Ma foy , j'en voy beaucoup qui n'en
demeurent pas d'accord , & qui voudroient de tout
leur cœur que vous euſſiez dit vray. Mais voila Mon-
ſieur Mirobolan qui fort de chez luy.



SCENE II.

MIROBOLAN, LISIDOR,
MARIN.

MIROBOLAN.

AH ! c'eſt donc vous, Monſieur Liſidor ?

LISIDOR.

A votre ſervice. Je venois pour vous parler de cette
affaire . . .

MIROBOLAN.

De quelle affaire ?

LISIDOR.

Hé là , de ce que vous ſçavez.

MIROBOLAN.

Quoy ?

LISIDOR.

De l'affaire dont nous avons parlé enſemble.

MIROBOLAN.

Quand ?

LISIDOR.

Hé , pluſieurs fois.

MIROBOLAN.

Où ?

COMEDIE.

7

LISIDOR.

En divers endroits.

MIROBOLAN.

Je ne sçay ce que c'est.

LISIDOR.

C'est touchant le mariage de Mademoiselle votre fille, & de moy.

MIROBOLAN.

Ah! ce n'est que cela? Je croyois que ce fût toute autre chose. Touchez-là. Vous sçavez la parole que je vous ay donnée: Vous n'avez qu'à choisir le jour, foyez certain que vous estes le maître de cette affaire.

LISIDOR.

Je vous suis obligé. Mais avez-vous pris la peine d'en parler à Madame votre che e moitié?

MIROBOLAN.

Non, mais je vous répons de son consentement. Elle est soumise à mes volomez; & puis, je sçauois bien la réduire, si elle faisoit la difficile: Je suis le maître, une fois, & nous sçavons, Dieu mercy, mettre une femme à la raison.

LISIDOR.

Je n'en doute point.

MIROBOLAN.

Je voudrois bien qu'elle eût soufflé devant moy, & qu'elle s'avisast de traverser ce que j'aurois resolu: Je luy ferois bien voir que son cheval ne seroit qu'une beste. Mais grace au Ciel, je n'en suis point à la peine, & ma femme, en un mot, fait tout ce que je souhaite.

LISIDOR.

Trouvez bon, s'il vous plaist, que vous & moy luy portions les premieres paroles; c'est une bien-seance que je dois observer en son endroit, & vous sçavez que le sexe est jaloux de ces petites formalitez.

CRISPIN MEDECIN,
MIROBOLAN.

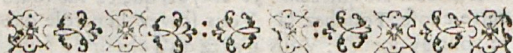
Volontiers; & pour cet effet, je vay la faire venir.
(*Il entre.*)

LISIDOR.

Et bien, marin? qu'en dis-tu?

MARIN.

Tout cela va fort bien, & j'en suis fort aise, à cause de Monsieur votre beau-pere.



SCENE III.

MIROBOLAN, FELIANTE,
LISIDOR, MARIN.

MIROBOLAN.

MA femme, voila notre bon ami Monsieur Lisidor.

FELIANTE.

Ah! je suis sa servante, & je suis ravie de le voir.

MIROBOLAN *bas* à Lisidor.

Parlez le premier, la chose en aura meilleure grace.

LISIDOR *bas*.

C'est à vous à commencer, après je continuëray.

MIROBOLAN *bas*.

Vous vous expliquerez mieux que moy.

LISIDOR *bas*.

Point du tout. D'ailleurs, la raison veut que vous ouvriez le discours.

MIROBOLAN *bas*.

C'est à vous à faire le premier pas.

LISIDOR *bas*.

Je l'ay fait en votre endroit, & vous devez, avant que je luy parle, la disposer...

COMÉDIE.

FELIANTE.

Au moins, dites-moy quelle contestation vous avez ensembble, & le sujet pourquoy vous m'avez fait venir icy.

LISIDOR.

Madame, c'est une petite bagatelle.

MIROBOLAN.

Ma femme, c'est notre amy Monsieur Lisidor, qui demande notre fille en mariage.

FELIANTE.

Et pour qui ?

LISIDOR.

Pour moy, Madame; mais à des conditions, qui peut-être ne vous seront pas desagréables. Sans doute que d'abord mon âge vous donnera quelque repugnance pour ce mariage: mais, Madame, quand vous sçavez que je luy fais de grands avantages, que je le prends sans que vous déboursiez un sol, & que Monsieur votre mari m'en a donné la parole, j'ose espérer que vous me ferez la même grace.

FELIANTE.

Toutes ces choses sont fort considerables; mais votre âge, Monsieur, ne convient point avec celuy de ma fille, & l'on voit souvent par de telles alliances des jeunes femmes tomber dans le desordre. Les caresses d'un vieillard dans le mariage, ne s'accordent point avec celles d'une jeune personne, il s'y rencontre trop d'antipathie, & nous voyons que même la nature y repugne. Ainsi, Monsieur, pour éviter les disgraces qui pourroient arriver à ma famille, trouvez bon que je vous refuse mon consentement.

LISIDOR.

Mais, Madame, votre mari m'en a donné la parole.

FELIANTE.

Je le croy; mais selon l'apparence, il n'y a pas fait de réflexion, car sans doute, il auroit esté de mon sentiment.

10 CRISPIN MEDECIN,
LISIDOR.

Monsieur, vous sçavez ce que vous m'avez promis.
FELIANTE.

Je croy, encore un coup, qu'il vous l'a promise;
mais il peut vous la dépromettre; car apparemment,
il n'en fera rien.

LISIDOR.

Monsieur, un homme d'honneur doit tenir ce qu'il
promet. Parlez; ne m'avez-vous pas promis votre fille
en mariage?

MIROBOLAN.

Hé... Tout cela est vrai.

FELIANTE.

Et bien, s'il vous l'a promise, je ne vous l'ay pas
promise, moy; & c'est assez.

MIROBOLAN.

Ma femme....

FELIANTE.

Hé, mon Dieu, laissez-moy, je sçay fort bien ce
que je fais.

MIROBOLAN.

Mais il faudroit...

FELIANTE.

Il faudroit ne pas promettre si facilement. Encore
une fois, il n'en fera rien, & vos raisons ne peuvent
être que tres-mauvaises sur ce Chapitre. Adieu, Mon-
sieur, mettez-vous en teste que vous n'aurez jamais
ma fille.





SCENE IV.

LISIDOR, MIROBOLAN,
MARIN.

MARIN à *Mirobolan*.

Monsieur?

MIROBOLAN.

Que veux-tu ?

MARIN.

Je suis le maistre, une fois ; & nous sçavons, Dieu mercy, mettre une femme à la raison. Je voudrois bien qu'elle eust soufflé devant moy, & qu'elle s'avisast de traverser ce que j'aurois resolu, je luy ferois bien voir que son cheval ne seroit qu'une beste : mais grace au Ciel, je n'en suis point à la peine, & ma femme, en un mot, fait tout ce que je souhaitte.

LISIDOR.

En effet, Marin a raison ; & ce sont les discours que vous me teniez, avant que nous eussions parlé à votre femme.

MIROBOLAN.

Il est vray, mais il faut se donner un peu de patience : il ne faut pas toujours s'emporter d'abord, l'on doit quelquefois apporter quelque temperance aux choses. Je vous tiendray parole, ou Allez, laissez-moy faire.

MARIN.

Fort bien, laissez faire à Monsieur, il gastera tout. Ma foy, vous devez plutôt croire aux paroles de la femme qu'à celles du mary. Vous voyez clairement qu'elle seule est le maistre & la maistresse,

CRISPIN MEDECIN ,
MIROBOLAN.

Vous ne sçavez ce que vous dites.

MARIN.

Non , mais je sçay que vous venez d'estre furieusement repoussé à la demy-lune. Dites-moy , s'il vous plaist , qui croyez-vous qui est le Maître , ou de vous ou de Madame votre femme ?

MIROBOLAN.

C'est moy.

MARIN.

Ouy dà , en paroles , mais non pas en effet.

MIROBOLAN.

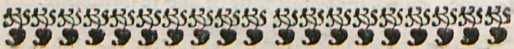
Apprenez que je le suis en effet , de même qu'en paroles. Vous estes un fat.

MARIN.

Ah , Monsieur ! je ne vous dispute point cette qualité.

MIROBOLAN.

Taisez-vous ? (à Lisidor.) Monsieur , encore une fois . . . suffit , adieu.



SCENE V.

LISIDOR, MARIN.

MARIN.

HO diable ! c'est fort bien dit. Monsieur, vous ne devez point prétendre d'épouser Mademoiselle Alcine ; car cette mere imperieuse & opiniatre , ne vous l'accordera jamais. Quant au mari , il est habile Medecin , grand Astrologue , grand Devin , mais chez luy il n'est pas toujours le maistre : ainsi , vous ne devez point faire de fonds sur ses promesses.

LISIDOR,

Mais ne voy-je pas Crispin ?

MARIN.



COMEDIE. 13

MARIN.

Ouy, Monsieur, c'est luy-même.



SCENE VI.

CRISPIN, LISIDOR,

MARIN.

CRISPIN.

AH, Monsieur! serviteur. Bon jour, Marin.

MARIN.

Bon jour.

LISIDOR.

Qui t'ameine en cette ville?

CRISPIN.

C'est Monsieur votre fils, qui m'y a envoyé en diligence. Aussi je n'ay esté que huit jours à venir de Bourges à Paris.

MARIN.

La diligence est grande, & tu devrois avoir une charge de Messager à pied.

LISIDOR.

Pourquoy t'a-t-il envoyé?

CRISPIN.

Monsieur, voicy une lettre qui vous dira tout.

LISIDOR lit.

Monsieur mon Pere, on me voit le cú de tous les costez, je prie Dieu qu'ainsi soit de vous. Autre chose je ne vous puis mander, sinon que je vous prie...

Ce n'est pas là le stile ni l'écriture de mon fils. Est-ce que tu te railles de moy?

CRISPIN.

Non, Monsieur, mais je vous demande excuse.

B

74 CRISPIN MEDECIN,

Vous sçavez que j'ay perdu en chemin la lettre de mon Maître, & que j'ay fait écrire celle-ci dans un village par un païsan: mais enfin je sçay bien qu'il vous demande de l'argent, & qu'il vous dit que ses habits ne valent plus rien. Lisez le reste de cette lettre.

LISIDOR.

Hé, je suis satisfait de ce que j'en ay lû,

MARIN.

Est-ce toy, qui l'as dictée au païsan?

CRISPIN.

Ouy dea, c'est moy, qu'en veux-tu dire?

MARIN.

Rien, sinon qu'elle est bien imaginée.

CRISPIN.

Tu fais toujours le beau diseur, & le grand esprit: mais morbleu, apprens que j'en sçay plus que toy.

MARIN.

Ho, je n'en doute pas.

CRISPIN.

Morbleu, veux-tu te battre à coups de poing? tu verras si...

LISIDOR.

Qu'on se taise l'un & l'autre.

CRISPIN.

Mais aussi, Monsieur, il fait toujours l'entendu, & croit qu'on n'est pas aussi habile homme que luy,

MARIN.

Ah! je te le cede.

LISIDOR.

Encore une fois, qu'on se taise. Mais Crispin, depuis quatre mois a-t-il dissipé son argent & ses habits, comme tu dis?

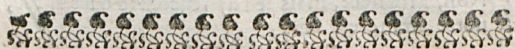
CRISPIN.

Ouy, Monsieur; si cela n'estoit pas, je ne voudrois pas vous le dire.

LISIDOR.

Il va un peu bien vite. Mais va te reposer au logis, je te parleray tantost, j'ay à present une af-

faire qui me presse. Allons, suy moy, Marin.



SCENE VII.

CRISPIN.

Après avoir rebuté les saluades de Marin.

PArbleu, il semble à ce visage, qu'il n'y a que luy qui sçache quelque chose. Morbleu, quand il voudra se gourmer, ou luy fera voir si l'on n'en sçait pas autant que luy, & possible davantage. Mais, allons au logis du bon homme Lisidor, afin que nous ayons de l'argent; mon Maître en a grand besoin; les dépenses qu'il fait chaque jour... Mais je le voy, il ne faut pas luy dire que j'ay perdu sa lettre, il pourroit me maltraiter.



SCENE VIII.

GERALDE, CRISPIN.

GERALDE.

Que fais-tu là, dis-moy?

CRISPIN.

Rien, Monsieur.

GERALDE.

Quoy? depuis deux heures que je t'ay quitté, tu n'as pas encore esté chez mon Pere?

16 CRISPIN MEDECIN,

CRISPIN.

Non, Monsieur, mais je l'ay rencontré dans la rue,
& notre affaire est faite.

GERALDE.

Comment ?

CRISPIN.

Je luy ay donné votre lettre, & j'ay dit que vous
aviez besoin d'argent, bref qu'il vous en falloit.

GERALDE.

Et qu'a-t-il répondu ?

CRISPIN.

Rien, sinon que j'allasse l'attendre au logis, &
qu'il parleroit tantôt à moy, & que pour à présent, il
alloit en ville pour quelque affaire.

GERALDE.

Ne t'a-t il point interrogé sur ma conduite ?

CRISPIN.

Fort peu, mais je croy que tantôt il n'y manquera
pas, & c'est où je l'attends.

GERALDE.

Prends bien garde, au moins...

CRISPIN.

Hé, laissez-moy faire; nous ne sommes pas si fors
que nous sommes mal habillez. Il me croit bien plus
niais, que je ne suis.

GERALDE.

Défie-toy de Marin sur-tout, car tu sçais que c'est
une fine mouche.

CRISPIN.

Je ne me soucie gueres de luy. Parbleu, à cause
qu'il sçait lire & écrire, & que je ne sçay rien du tout,
il s' imagine qu'on n'est pas aussi sçavant que luy.
J'ay bien pensé luy donner sur la gueule.

GERALDE.

Il estoit donc avec mon Pere ?

CRISPIN.

Ouy, & vouloit déjà raisonner; mais nous l'a-
vons relancé... Allez, reposez-vous sur moy: Vous

C O M E D I E. 17

ſçavez que je ne ſuis pas beau diſeur , mais que je fais les choſes , quand vous me les commandez. D'où vient que vous eſtes ſorty ?

G E R A L D E.

Alcine m'a mandé qu'elle avoit quelque choſe à me faire ſçavoir , & que je me trouvaſſe autour du logis de derriere . . . Mais je croy l'appercevoir.



S C E N E I X.

ALCINE, DORINE, GERALDE,
CRISPIN.

ALCINE.

Vous venez bientôt , Geralde ; je vous ay mandé de ne venir de plus de deux heures.

G E R A L D E.

Vous dites vray , Madame , mais vous ſçavez que l'impatience tourmente d'ordinaire les Amans , & qu'ils croyent leur peine adoucie , quand ils peuvent voir le lieu qui renferme la perſonne qu'ils aiment.

ALCINE.

Geralde , tréve à toutes ces belles choſes , car je ne puis demeurer long-temps avec vous. Je vay faire une viſite où ma mere doit venir me trouver. Apprenez ſeulement que votre Pere me veut épouſer.

G E R A L D E.

Mon Pere ?

ALCINE.

Ouy , votre Pere ; & que le mien luy a donné ſa parole : mais ma mere qui , comme vous ſçavez , eſt la maîtrefſe , a fort rebuté le bon homme Liſidor. Cependant , voyez l'embarras où nous ſommes : car

B iij

18 CRISPIN MEDECIN,
quand avec le temps j'auray découvert à ma mere
l'estime que j'ay pour vous, & que je l'auray renduë
favorable à ce que je souhaite, votre Pere n'y vou-
dra point consentir. D'ailleurs, il ne faut rien espe-
rer de ma mere sans l'aveu de votre pere.. Adieu, je
crains qu'elle ne vienne sur mes pas.

Crispin & Dorine se font de grandes reverences.



SCENE X.

GERALDE, CRISPIN.

GERALDE.

Que dois-je faire en cette occasion, cher Cris-
pin ?

CRISPIN.

De quoy s'avise ce vieux Registre, de devenir a-
moureux à soixante & quatorze ans ? C'est sans doute
pour cela qu'il nous a envoyez à Bourges; mais il
faut empêcher qu'il ne l'épouse. Ayons seulement de
l'argent; & puis, nous luy taillerons bien de la be-
sogne. Voyez le vieux penard ! Il luy faut des filles
de dix-huit ans, pour le réjouir : il n'est pas vray-
ment dégousté, il le prend bien, il luy en faut don-
ner encore une pipe.

GERALDE.

Mais que faire, Crispin ?

CRISPIN.

Tâchez de parler à elle en particulier, & là vous
resoudrez toutes les affaires : Elle vous donnera possi-
ble des moyens . . .

GERALDE.

Vien, je vay luy écrire une lettre, que tu feras en

COMEDIE.

19

forte de donner à Dorine quand elles seront revenuës
au logis.

CRISPIN.

Mais je dois aller chez votre pere.

GERALDE.

Mais je veux que tu portes ma lettre avant que d'y
aller.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MIROBOLAN, DORINE.

MIROBOLAN.

DOrine, Dorine ? hola, Dorine ?
 DORINE *sortant.*
 Monsieur ?

MIROBOLAN.

Qu'on fasse ajuster cette Salle proprement, afin d'y bien recevoir tous ceux qui me feront l'honneur de se trouver à la dissection du corps que me doit envoyer le Maître des hautes œuvres.

DORINE.

Mais, Monsieur, pourquoy choisir cet appartement ? Les autres fois, vous les fistes dans l'autre logis.

MIROBOLAN.

Il est vray, mais ma femme a voulu que je prisse ce logis de derriere, afin que celuy de devant fût plus libre. Je trouve qu'elle a grande raison.

DORINE.

Je feray tout ce que vous me dites.

MIROBOLAN *revenant.*

Si Dorine vouloit faire tout ce que je luy dirois, elle auroit un peu de tendresse pour moy, & certainement elle n'en seroit point fâchée.

COMEDIE.

21

DORINE.

Devriez-vous avoir de telles pensées, ayant une femme aussi bien faite que vous en avez une ? Il me semble que cela n'est pas raisonnable, & que vous devez vous en contenter.

MIROBOLAN.

C'est une étrange chose que d'être obligé de ne manger que d'un pain, l'on s'en ennuye à la fin.

DORINE.

Si Madame votre femme en vouloit faire de même, qu'en diriez-vous ?

MIROBOLAN.

Oh, ce n'est pas la même chose. La gloire d'un homme est de cajoler plusieurs femmes, mais la vertu d'une femme est de n'écouter que son mari.

DORINE.

Je ne croy pas que là dessus les hommes ayent plus de privilege que les femmes, & qu'il leur soit permis de faire ce qu'elles n'oseroient entreprendre.

MIROBOLAN.

La loy a voulu que cela fust ainsi.

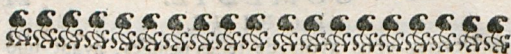
DORINE.

Il falloit que cela fust tout au contraire. Ceux qui ont établi cette loy, étoient des ignorans, car il y a des ignorans en loix aussi-bien qu'en Medecine. Mais je voy bien que vous m'en donnez à garder : je suis seure que vous auriez de la peine à me montrer cette loy. Allez voir vos malades, & me laissez en repos.

MIROBOLAN.

Sans adieu, Dorine.





SCÈNE II.

DORINE.

Sans adieu, Monsieur. Voyez un peu le gaillard ! Il n'y auroit qu'à le laisser faire, il feroit les plus belles choses du monde ! C'est une étrange chose, que ces chiens d'hommes ne sçauroient se contenter de leurs femmes ! il leur faut de la nouveauté. Si je suis jamais mariée, & que mon mari me fasse de tels tours, à bon chat bon rat, nous verrons . . . Ah Crispin ! Que veux-tu ?



SCÈNE III.

CRISPIN, DORINE.

CRISPIN.

Comme je rodois autour d'icy, pour voir si je pourrois te donner cette lettre, j'ay vû sortir Monsieur Mirobolan, & en même temps je suis entré, comme tu vois.

DORINE. *Ils ferment chacun une porte.*

Ferme cette porte, afin que nous parlions en secreté, je vay fermer celle-cy. Hé bien ? qui envoie cette lettre ?

CRISPIN.

Mon maître, qui se desespere de ce qu'Alcine luy a dit tantôt touchant le mariage de son Pere & d'elle.

DORINE.

Il faut empescher que cela ne se fasse.

COMEDIE.

23

CRISPIN.

Diantre, tu y perdras plus que personne : Tu n'aurois pas l'avantage de m'avoir pour mary, moy qui t'aime plus que cinquante.

DORINE.

Tu crois donc que ce soit un grand avantage ?

CRISPIN.

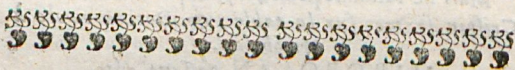
Assurément, mais ne parlons point là-dessus davantage, Monsieur vaut bien Madame, & Madame vaut bien Monsieur. Dy-moy, d'où vient que tu estois icy avec Monsieur Mirobolan ?

DORINE.

C'est qu'il doit faire demain la dissection d'un pendu ; & comme il a choisi ce lieu pour ce sujet, il m'ordonnoit de le faire ajuster au plutôt. Maintenant, il faut que ton Maître prenne d'autres mesures pour parler à notre Fille, car cet endroit étant occupé, ils n'auront plus la liberté de s'entretenir si facilement qu'ils l'avoient. Donne-moy cette lettre, ie vay faire en sorte de la donner, & d'en avoir reponse.

CRISPIN.

Tien, va vite.



SCENE IV.

MIROBOLAN, FELIANTE,
DORINE, CRISPIN.

MIROBOLAN *frapant à la porte
de la rue.*

HOla, hola, Dorine ? qu'on m'ouvre promptement.

DORINE.

Mon Dieu ! que feray-je ? c'est notre Maître.

CRISPIN MEDECIN ,

CRISPIN.

Ah ! jernie , je voudrois être bien loin.

FELIANTE *frapant à l'autre porte.*

Ho , Dorine ! ouvre-moy.

DORINE.

Ah, voila bien encore pis ! C'est notre Maîtresse.

CRISPIN.

Hé , c'est le Diab'le.

DORINE.

Sans elle , je t'allois mettre dans la cave,

MIROBOLAN *refrapant.*

Qu'on m'ouvre donc , Dorine.

DORINE.

Je suis perduë.

CRISPIN.

C'est fait de moy.

DORINE.

Crispin , mets-toy tout étendu sur cette table , je diray que tu es ce Pendu qu'on vient d'apporter.

CRISPIN.

Mais ...

DORINE.

Mais ne raisonne point , fay ce que je te dis.

*Crispin se met sur la table , & Dorine ouvre à Mirobolan.*MIROBOLAN *passant vite.*

Tu me fais bien attendre : J'ay oublié quelque chose là-haut qu'il faut que j'aille chercher promptement.

Il entre dans une porte proche celle par où Felianse sort. Dorine ouvre cependant à Feliante.

FELIANTE.

D'où vient que tu te fais tant appeller ?

DORINE.

J'étois occupé à recevoir ce corps , & je ne vous ay entenduë que cette fois.

MIROBOLAN *repassant.*

Ma femme, que faites-vous icy ?

FELIANTE.

COMEDIE.

25

FELIANTE.

Je viens voir si Dorine a ajusté ce lieu comme il faut.

MIROBOLAN *s'en allant.*

Voyez, voyez.

FELIANTE.

Dorine, prend le soin de bien accommoder tout cecy : pour moy je m'en vais au plutôt, car je n'aime point à voir tels objets, cela cause toujours des pensées funestes.

DORINE.

Allez, allez, Madame, je feray tout ce qui sera nécessaire. Hé bien, Crispin, mon invention a-t-elle pas réussi ?

Elle referme les portes.

CRISPIN.

Fort bien, & nous en sommes quittes à fort bon marché ; mais je sors au plutôt, pour éviter un nouvel embarras. Peut-être que si je demeuroid davan- tage ...

MIROBOLAN *revenant.*

Dorine, Dorine ? ouvre, ouvre-moy.

DORINE.

Ah ! remets-toy promptement en la même posture, c'est encore notre Monsieur.

CRISPIN *se remettant.*

Le Diable l'emporte.

Dorine s'ouvre.

MIROBOLAN *entrant.*

Je pense que je suis aujourd'huy imbricque ; j'oublie la moitié des choses dont j'ay besoin : certaines pilules que j'ay promises Mais que vois-je là, Dorine ?

DORINE.

C'est ce corps qu'on vient d'apporter : il étoit déjà icy quand vous estes venu.

MIROBOLAN.

Fort bien : mais d'où vient qu'il a encore ses habits

C

26 CRISPIN MEDECIN,

DORINE.

Ils ont dit qu'on auroit soin de les rendre.

MIROBOLAN *le taffe.*

On n'y manquera pas. Je suis d'avis, tandis qu'il est encore tout chaud, d'en commencer la dissection. Va-t-en me querir mes bistouris qui sont là-haut dans mon cabinet.

DORINE.

Mais, Monsieur, vous n'avez rien de préparé, cela fera un trop grand embarras; & d'ailleurs vos malades attendent après vous.

MIROBOLAN.

Pour attendre deux ou trois heures, il n'y a pas grand mal.

DORINE.

Mais s'il en vient à mourir quelqu'un cependant ?

MIROBOLAN.

Ce ne sera pas ma faute; car s'il doit mourir dans si peu de temps, ma visite ne luy serviroit pas de grand' chose.

DORINE.

Mais un remède à propos...

MIROBOLAN.

Va seulement, & m'apporte un paquet de cordes, & des cloux que tu trouveras tout proche les bistouris. Pendant qu'il a ce reste de chaleur, je trouveray plus facilement les veines lastées, & les reservoirs qui conduisent le chyle au cœur pour la sanguification.

DORINE.

Mais, Monsieur, vous m'allez ôter ma liberté d'approprier ce lieu, comme je le voudrois; attendez à demain, comme vous avez dit.

MIROBOLAN.

Va donc, ou j'iray moy-même.

DORINE.

J'y vay, puisque vous le voulez.

COMÉDIE.

27

MIROBOLAN *le regardant.*

Il le déboutonne.

Il n'a pas mauvaise mine, mais il a pourtant quelque chose de fâcheux dans le visage. Ouy, ou tou es les regles de la Metoposcopie & de la Physionomie sont fausses, ou il devoit être pendu. Ah quel plaisir je vay prendre à faire sur son corps une incision cruciale, & à luy ouvrir le ventre depuis le cartilage Xiphoidé, jusqu'à l'os pubis. Le cœur luy bat encore ! Ah s'il y avoit icy de mes Confreres, particulièrement de ceux qui sont dans l'erreur, je leur ferois bien voir, par son systole & diastole, le mouvement de la circulation du sang.



SCENE V.

UN CHIRURGIEN,
MIROBOLAN.

LE CHIRURGIEN *entrant par la porte que Mirobolan a laissé ouverte.*

Monsieur, Monsieur le Baron est fort rempiré depuis hier, & vous devriez le venir voir au plutôt.

MIROBOLAN.

J'iray tantôt, je n'ay pas le loisir à present.

LE CHIRURGIEN.

Mais le mal presse, Monsieur : Il seroit nécessaire que vous y vinssiez maintenant.

MIROBOLAN.

Je ne puis pas, allez, saignez-le toujours, je le verray dans deux heures.

LE CHIRURGIEN.

Monsieur, je ne croy pas que la saignée luy soit bonne.

C ij

28 CRISPIN MEDÉCIN,
MIROBOLAN.

Saignez-le, vous dis-je, je sçay bien ce que j'en
fais.

LE CHIRURGIEN.

Mais, Monsieur . . .

MIROBOLAN.

Mais encore une fois, saignez-le.

LE CHIRURGIEN.

Mais, mais Monsieur . . .

MIROBOLAN.

Mais je veux qu'il soit saigné. C'est bien à faire
aux Chirurgiens à raisonner avec les Medecins !

LE CHIRURGIEN.

Monsieur, je ne le saigneray point ; car je suis as-
suré que la moindre saignée est capable de luy cau-
ser la mort.

MIROBOLAN.

Il le fera en dépit de vous, & je le feray saigner
par un autre.

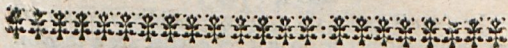
LE CHIRURGIEN.

Vous ferez ce qu'il vous plaira; pour moy, je n'en
feray rien. Adieu.

MIROBOLAN.

Adieu.





SCENE IV.

DORINE, MIROBOLAN.

DORINE *ayant écouté.*

JE ne scaurois trouver tous vos affusteaux; & d'ailleurs, Madame m'a dit de vous avertir qu'on étoit venu vous demander avec grand empressement de chez Monsieur le Baron.

MIROBOLAN *s'en allant.*

Il faut donc remettre la partie à demain. Dorine, fay donc porter ce corps à la cave.

DORINE *fermant la porte après luy.*

Allez, je n'y manqueray pas.

CRISPIN *se relevant.*

Et moy, sans m'amuser à raisonner, je fors au plus viste.

DORINE.

Où veux-tu aller ?

CRISPIN.

Comment diable ! où je veux aller ? laisse-moy sortir. Quoy ! tu vas froidement querir les Bistouris, & tous ces brimborions pour me tailler en piéces, & tu veux que je demeure ? tu te railles de moy.

DORINE.

Apprens que quand je suis sortie pour aller chercher ses ferremens, ç'a esté dans la pensée de les cacher, de sorte qu'il ne pût les trouver ; & c'est ce que je n'ay pas manqué de faire.

CRISPIN.

Ho, c'estoit fort bien fait. Aussi je m'estonnois, moy qui dois être ton mari, que tu eusses le courage de me voir couper si barbarement . . .

30 CRISPIN MEDECIN,

DORINE.

Je n'avois garde d'y consentir. Mais attens-moy icy, je vay tâcher de donner cette lettre, & d'en avoir la réponse.

CRISPIN.

Je ne veux point attendre en ce lieu.

DORINE.

Pourquoy ?

CRISPIN.

Le mot de Bistoury me fait trembler ; je vay t'attendre dans la ruë, là je ne craindray point Messieurs les Bistouris. Pour moy, il me semble, par la peur que j'ay eüe, que cette salle en est toute remplie.

DORINE.

Va, mais sur-tout ne t'impatiente point.

CRISPIN.

Je ne me lasseray point d'attendre, quand je seray hors d'icy.

Comme il veut sortir, on frappe à la porte.

Ah ! voicy bien encore le Diable ! D'abord qu'on ouvrira la porte, je m'enfuy.

DORINE.

Garde-t-en bien, tu gasterois tout. Remets-toy promptement.

CRISPIN.

Je n'en feray rien, quoy qu'il puisse arriver. S'il a-voit quelque Bistoury dans sa poche . . .

DORINE.

Si je n'avois oublié la clef de la cave, je te mettrois dedans.

CRISPIN.

Fay ce que tu voudras, mais je ne m'y mettray point davantage.

DORINE.

Ecoute, je vay te querir là-haut une Robbe de Medecin, tu diras qu'ayant sçu qu'il devoit faire une dissection, tu venois pour luy rendre visite. Quant au Pendu, je diray que je l'ay fait mettre à la cave.

COMEDIE.

31

CRISPIN.

On heurte encore.

Va, j'aime encore mieux faire le Medecin que le Pendu. Parbleu, attens, si tu veu^x, que je sois habillé ! Il faut payer d'effronterie : du moins, sous cet habit, je ne courray point de risque d'être taillé ou d'être battu. Quand je paroistray ignorant, il y a bien d'autres Medecins qui le sont aussi-bien que moy.

DORINE *revenant.*

Tien, mets promptement, que j'ouvre.

CRISPIN *ayant pris la robe.*

Me voila fort bien.

(*Dorine ouvre la porte.*)



SCENE VII.

LISE, CRISPIN, DORINE.

LISE.

Monsieur le Medecin est-il icy ?

DORINE.

Non.

LISE.

Le voila. Pourquoi me le celer ?

DORINE.

Que luy voulez-vous ?

LISE.

Luy dire seulement deux mots.

CRISPIN *faisant le grave.*

Que souhaitez-vous de moy ?

LISE.

Monsieur, vous scaurez que ma maistresse a perdu un petit chien qu'elle aime si éperduëment, qu'elle s'en desespere, & qu'elle en met la faute sur moy. *On*

32 CRISPIN MEDECIN,
comme on m'a dit que vous sçavez l'art de deviner,
aussi-bien que la Medecine...

CRISPIN.

Je suis aussi sçavant en l'un comme en l'autre.

LISE.

C'est ce qui me fait venir icy, pour vous prier, en
payant, de m'en dire quelque nouvelle.

CRISPIN.

Combien y a-t-il qu'il est perdu ?

LISE.

Deux jours.

CRISPIN.

A quelle heure ?

LISE.

Sur les onze heures du matin.

CRISPIN.

De quel poil est-il ?

LISE.

Blanc & noir.

CRISPIN *faisant semblant de rêver.*

C'est assez.

LISE à *Dorine.*

O le brave homme ! il nous va dire des nouvelles
de notre petit chien.

DORINE.

Sans doute.

CRISPIN.

Ecoutez, Il y a deux jours ?

LISE.

Ouy, Monsieur.

CRISPIN.

Sur les onze heures ?

LISE.

Ouy.

CRISPIN.

Blanc & noir ?

LISE.

Ouy, Monsieur.

COMÉDIE.

33

CRISPIN.

Prenez des pillules.

LISE.

Des pillules!

CRISPIN.

Ouy.

LISE.

Mais cela fera-t-il trouver le chien?

CRISPIN.

Oüy.

LISE.

Mais encore, de quelles pillules?

CRISPIN.

Les premieres venues de chez l'Apotiquaire.

LISE.

Mais Monsieur...

CRISPIN.

Mais ne faut pas tant raisonner, faites seulement ce que je vous dis.

LISE.

Combien en faut-il prendre?

CRISPIN.

Trois.

LISE *luy donnant un Ecu blanc.*

C'est assez; si je trouve mon chien par ce moyen, je vous donneray bien des pratiques.

CRISPIN.

Si vous ne le retrouvez, ce ne sera pas la faute du remede.

LISE.

Je vous croy. Adieu, Monsieur.

CRISPIN.

Adieu.

DORINE *après avoir refermé la porte.*

Et bien, Crispin, tu n'as pas eu plutôt l'habit de Medecin sur le corps, que tu as reçu la piece blanche.

34 CRISPIN MEDECIN,

CRISPIN.

Diantre! je voy bien que c'est un bon mestier. Sans sçavoir ce que l'on fait, on gagne de l'argent; & si, en ne court point de risque, comme à contrefaire le Pendu.

DORINE.

Je ne puis m'empêcher de rire de ton ordonnance. Des pillules, pour retrouver un chien perdu!

CRISPIN.

Que diable voulois-tu que j'ordonnasse, moy qui ne sçay ni lire ni écrire, ni rien de tout ce qu'elle veut que je sçache? Les pillules se sont presentées, & j'en ay ordonné. J'oste cet habit pour aller attendre dans la rue, comme nous avons dit.

On heurte encore.

DORINE.

On heurte, rajuste-toy.

CRISPIN.

Encore! je crains bien que ce ne soit ton Maître;

DORINE *allant ouvrir.*

Qu'importe? Il s'en faut tirer.



SCENE VIII.

GRAND SIMON, DORINE,
CRISPIN.

GRAND SIMON.

Monsieur Mirobolan est-il icy?

DORINE.

Pourquoy?

GRAND SIMON.

Je voudrois lay parler.

COMEDIE.
DORINE.

55

De quelle part ?

GRAND SIMON.

De la mienne.

DORINE.

Qui estes-vous ?

GRAND SIMON.

Je suis un homme que vous ne connoissez pas.

DORINE.

Je le sçay. Monsieur Mirobolan vous connoist-il ?

GRAND SIMON.

Non, ni moy luy.

DORINE.

Le voila, mais il faut luy demander s'il a le temps
de vous parler.

CRISPIN *faisant le grave.*

Que veut-on ?

DORINE.

C'est Monsieur, qui voudroit vous parler.

CRISPIN.

Qu'il approche, & qu'il face promptement.

GRAND SIMON *après quelque
reverence.*

Monsieur, des gens m'ont dit que vous estiez fort
sçavant en Medecine, & sur-tout en l'art de devina-
tion. Or vous sçauvez que sur ce qu'ils m'en ont dit, je
me suis resolu de vous venir consulter touchant une
petite affaire.

CRISPIN.

Dites en peu de paroles.

GRAND SIMON.

Vous sçauvez donc que j'aime une fille dans notre
village: or comme il y a un certain drole qui va quel-
quefois chez elle, je voudrois bien sçavoir de vous,
si elle m'aime comme elle dit, & si je l'épouseray;
car à vous dire la verité, je m'en desie.

CRISPIN.

Comment est-elle faite ?

36 CRISPIN MEDECIN,
GRAND SIMON.

Elle est grande, brune, & camuse.

CRISPIN.

Grande, brune, & camuse?

GRAND SIMON.

Ouy, Monsieur.

CRISPIN.

Prenez des pillules.

GRAND SIMON.

Des pillules?

CRISPIN.

Ouy.

GRAND SIMON.

Des pillules?

CRISPIN.

Ouy des pillules, qu'on prend communément chez l'Apotiquaire. Il en faut prendre au nombre de dix, à cause de votre taille.

GRAND SIMON.

Mais il me semble que les pillules ne sont bonnes que pour purger les gens, & non pas pour . . .

CRISPIN.

Allez, faites ce que je vous dis, puis je feray le reste, c'est une science qui vous est inconnuë. Si vous estiez sçavant, & que vous sçussiez le Latin, je vous ferois voir des choses . . .

GRAND SIMON.

Monsieur, je sçay le Latin, car je suis le Magister de notre village.

CRISPIN.

Vous sçavez le Latin?

GRAND SIMON.

Ouy, Monsieur.

CRISPIN.

Et bien, tant mieux pour vous. Encore un coup faites ce que je vous dis, & adieu; j'ay affaire ailleurs.

GRAND

COMEDIE.

37

GRAND SIMON.

Avant que de m'en aller, il faut vous satisfaire.

CRISPIN.

C'est fort bien aviser.

GRAND SIMON *foüillant dans
sa poche.*

Des pillules !

CRISPIN *tendant la main.*

Ouy, des pillules, ouy des pillules; viste, viste, &
adieu.

GRAND SIMON.

Voila un écu d'or. Si la chose réüffit...

CRISPIN.

Je vous entends, c'est assez.

GRAND SIMON *à part.*

Ces hommes sçavans ont toujours je ne sçay quoy
de brusque. Adieu, Monsieur.

CRISPIN.

Serviteur.

Il sort.

DORINE *ayant refermé la porte.*

Un écu d'or, & un écu blanc en si peu de temps !
Moy qui t'ay fait Medecin, tu devrois m'en donner
la moitié.

CRISPIN.

Dorine, laisse moy faire, nous en mangerons de
bons gobets ensemble: pour à present...

DORINE.

On heurte.

On heurte, voicy encore quelque pratique.

CRISPIN.

Parbleu, je commence à m'en lasser. Ah voicy
bien le Diable.





SCENE IX.

MIROBOLAN, DORINE,
CRISPIN.

MIROBOLAN *entrant,*

D Orine, as-tu songé...

DORINE.

Monsieur, je viens de faire porter ce corps à la cave, & voila un de vos Confreres, qui ayant appris que vous devez faire une dissection, est venu pour vous voir.

MIROBOLAN *après plusieurs re-
verences,*

Monsieur, quoy que je n'aye pas l'honneur de vous connoistre, vous y serez toujours le bien reçu: mais ce ne sera que demain que je commenceray à travailler. Si vous voulez me faire la grace de vous trouver à l'ouverture, vous entendrez un petit discours, qui je croy, ne sera pas fort commun.

CRISPIN.

Ah, Monsieur. je n'ay garde d'y manquer. La reputation de Monsieur Mirobolan est une reputation qui... dans les choses... fait enfin... que... je n'y manqueray pas.

DORINE.

Monsieur, si vous voulez que j'accomode cette salle, il me faut laisser en liberté.

MIROBOLAN.

Tout à l'heure. Monsieur, je voudrois vous demander un petit mot d'avis touchant un malade que je traite.

COMEDIE.

39

CRISPIN.

Vous m'excuserez, s'il vous plaît; j'ay une affaire qui me presse beaucoup.

MIROBOLAN.

J'auray fait en peu de paroles. Vous sçavez que ce malade a eu la sievre quarte, tierce & continuë, enfin nous l'avons tiré de là: mais il luy reste une chose qui m'inquiete grandement pour luy; car outre une grande insomnie qui le fatigue beaucoup, ce qu'il crache est extrêmement blanc, & c'est à mon sens un tres-mauvais signe, parce que à *pituita alba, aqua inter eutem supervenit*, nous dit Hypocrate; & c'est comme vous sçavez, ce que les Grecs appellent Leucophegmata. Si donc, selon Hypocrate; cette pituite blanche est un signe evident que l'hydropisie doit survenir, que croiriez-vous qu'il faudroit luy donner de plus souverain, pour empescher que cet accident ne luy survint.

CRISPIN.

Vous n'avez pas besoin de conseil, vous estes un homme qui... ouy... car... enfin je ne dis rien.

MIROBOLAN.

Non, parlez-moy franchement, je seray fort aise de sçavoir votre sentiment là-dessus.

CRISPIN.

Je n'ay garde, je sçay trop...

MIROBOLAN.

Pour moy, j'agis sans façon; je ne suis pas de ces Messieurs qui ne cherissent que leurs opinions, & qui plutôt que d'en démordre, aiment mieux laisser crever un malade. Parlez, je vous écoute.

DORINE *bas à Crispin.*

Dis ce que tu pourras. (*à Mirobolan.*) Mais Monsieur, dépêchez-vous, car j'ay plus d'une affaire.

MIROBOLAN.

Dorine, encore un moment.

CRISPIN.

Monsieur, dans ces sortes de maladies, je ne sçay

D ij

40 CRISPIN MEDECIN,
pas si ... quand ... là-dessus ... on ... la ...
MIROBOLAN.

Hom ?

CRISPIN.

Des pillules ...

MIROBOLAN.

Luy donner des pillules, ce seroit ruiner les parties, qui sont déjà fort altérées par le desordre qu'ont causé ces différentes maladies.

CRISPIN.

Ho, je ne dis pas cela : je dis ... que des pillule. que j'ay prises ce matin m'obligent à vous quitter au plutôt.

MIROBOLAN.

Oh, je ne veux pas vous contraindre. Dorine, conduisez Monsieur où il a besoin d'aller. Je suis votre serviteur.

CRISPIN *se deshabillant.*

Je vay t'attendre, sans raisonner davantage.

DORINE.

Moy, je vay faire mes diligences pour avoir la réponse, & songer en même temps à faire en sorte que lors qu'on apportera ce Pendu, nos gens n'en puissent rien sçavoir.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

GERALDE, CRISPIN.

CRISPIN.

ET bien, Monsieur, que dites-vous de mes aventures ?

GERALDE.

Je dis qu'elles sont particulieres.

CRISPIN.

Pendu, Medecin, des cordes, des bistouris, des cloux, des pillules, des... parbleu, en voila tres-bien.

GERALDE.

Il est vray qu'en voila beaucoup; mais il faut que tu retournes encore au logis de Monsieur Mirobolan.

CRISPIN.

Moy, Monsieur ?

GERALDE.

Ouy, toy-même.

CRISPIN.

Parbleu, je ne veux point aller me faire bistourifer, ou bien recevoir quelques coups de baston, vous y pouvez aller vous-même.

GERALDE.

Il est vray que je le puis; mais je crains, en y al-

42 CRISPIN MEDECIN ;

lant, de ruiner mon amour ; car si Monsieur Mirobolan venoit à me rencontrer, il ne manqueroit pas d'avertir mon Pere des choses qui se passent. Pour toy, tu ne hazardes rien, il ne te connoist pas.

CRISPIN.

Je hazarde mon dos, mes bras, mes jambes, mon corps ; car de la maniere que j'ay ouïy parler Monsieur Mirobolan, de cloux, de cordes, de bistouris, un Medecin n'a non plus de pitié d'un homme, qu'un Avocat d'un écu.

GERALDE.

Il faut pourtant, mon cher Crispin, y retourner encore une fois : aussi, tu dois croire que quand je seray en pouvoir, je reconnoistray tous les bons services que tu me rends.

CRISPIN.

Ho, je n'en doute pas ; mais au moins dites-moy la raison qui vous oblige à m'y renvoyer.

GERALDE.

Tiens, écoute la lecture du billet que tu m'as apporté.

J'ay quantité de choses à vous mander, mais je n'ay pas le temps de vous les écrire. Pour avoir celuy de vous faire ce mot, il a fallu se servir de plusieurs stratagêmes. Envoyez tantost Crispin, je feray mes efforts pour luy donner une lettre, qui vous instruira de tout. Si je puis ménager le moment de vous parler de bouche, croyez que je le feray avec bien de la joye. Adieu, aimez-moy comme je vous aime, & soyez certain que je n'auray jamais d'autre mari que vous. ALCINE.

Et bien, tu vois, Crispin. . .

CRISPIN.

Ouy, je vois bien qu'il y faut aller : mais si Monsieur Mirobolan, qui m'a pris pour un Pendu sous mon habit, & qui m'a envisagé sous l'habit de Me-

COMEDIE. 43

decin, vient à me reconnoistre; comment me tirer de cet embarras, sans être un peu étrillé ? hem ?

GERALDE.

Il est vray que cela est fort embarrassant; mais, mon cher Crispin, il faut hazarder quelque chose pour ton Maistre. Cherche, invente quelque chose pour ne pas courir de risque.

CRISPIN.

Ecoutez, faites moy avoir une robbe de Medecin; j'aime mieux paroistre devant luy en cet état, que de faire la figure d'un Pendu: du reste, je m'en tireray comme je pourray, j'en suis tantôt sorti par les pilules, j'en sortiray par quelque autre remede.

GERALDE.

Je vay de ce pas à la fripperie pour avoir ce que tu demandes: cependant va-t-en chez mon pere pour recevoir l'argent qu'il t'a promis, car possible en aurons-nous grand besoin.

CRISPIN.

J'y vais. Mais, Monsieur, apprenez - moy seulement en Latin: Je suis Medecin.

GERALDE.

Volontiers: MEDICUS SUM.

CRISPIN.

MEDICUS SUM, MEDICUS SUM.

GERALDE.

Fort bien.

CRISPIN.

Suffit, adieu. Allez-vous-en songer à l'habit, & moy je vay chez le bon homme. MEDICUS SUM, MEDICUS SUM. C'est une belle chose que de sçavoir le Latin! Il faut repasser souvent ces mots, de peur de les oublier, MEDICUS SUM, MEDICUS SUM. C'est assez, allons-nous-en chez le bon-homme Lisidor. Mais je le voy qui vient icy.



SCENE II.

LISIDOR, CRISPIN.

LISIDOR.

Que fais-tu en ce lieu ?

CRISPIN.

Monsieur, ennuyé d'attendre au logis, je me prome-
nois.

LISIDOR.

Où est ton Maître ? Dis-moy.

CRISPIN.

Voilà une belle demande ! il est à Bourges. Vous
plaît-il de me donner de l'argent, afin que je m'en
retourne ?

LISIDOR.

Ouy dà. Dis-moy, où loge-t-il à Bourges ?

CRISPIN.

Hé, il loge... proche les Ecoles.

LISIDOR.

Comment nomme-t-on la rue ?

CRISPIN.

La rue ?

LISIDOR.

Ouy.

CRISPIN.

On la nomme... on la nomme... Vous y avez
été devant moy, vous le sçavez bien.

LISIDOR.

Mais encore ?

CRISPIN.

Il ne m'en souvient plus ? il y a des pendants de
noms dans cette ville, qui sont si difficiles à retenir,

COMEDIE.

45

que je ne scaurois les mettre dans ma cervelle; & puis, je ne m'en soucie guere. A quoy bon s'aller embrelicoquer l'esprit de ces batards de noms? quand on est logé, on est logé.

MARIN.

Il a grande raison.

CRISPIN.

Morbleu, tay-toy; ou bien... vois-tu... j'arnie!
Enfin...

LISIDOR.

Patience...

CRISPIN.

C'est que je ne veux pas qu'il se mesle de ce qu'il n'a que faire.

LISIDOR.

Tay-toy. Que fait ton Maître ordinairement?

CRISPIN.

Il étudie, puis il a souvent à dîner, & à souper des gens avec qui il parle Latin comme tous les diables. Ce que j'y trouve de plaisant, c'est qu'ils se querellent, comme s'ils vouloient s'arranger le blanc des yeux. Après ils s'apaisent en beuvant chacun cinq ou six coups.

LISIDOR.

Cela n'est pas mal; mais cependant trois ou quatre personnes m'ont dit qu'il étoit en cette ville, & qu'on l'y avoit vû.

CRISPIN.

Celuy qui l'a dit en a menti, & je le soutiendray devant toute la France.

LISIDOR.

Confesse la verité, je n'en parleray point. Il est icy?

CRISPIN.

Je ne le confesseray point, car cela n'est pas vray.

LISIDOR.

Oh, je sçay bien que si, moy; & si tu déguises davantage...

CRISPIN.

Vous voulez donc me faire dire une chose qui n'est pas ?

LISIDOR.

J'ay donc menti ?

CRISPIN.

* Vous avez tout ce qu'il vous plaira, mais cela n'est pas, cela n'est pas.

MARIN.

Monsieur, quittez-là cet impertinent, il vous mettroit en colere sans raison.

CRISPIN.

Impertinent ! morbleu, tu en as menti, il faut t'en faire taster tout du long, & tout du large.

Ils veulent se battre.

MARIN.

Vien, vien, que je t'ajuste de toutes pieces.

LISIDOR *les separant avec son baston.*

Coquins, si vous ne vous arretez, je vous donneray cent coups. Ah morbleu, c'en est trop. Crispin, puisque ton Maistre n'est pas à Paris, je te commande de l'aller au plutôt retrouver à Bourges, & de luy dire que quand il m'aura fait sçavoir son adresse, je luy feray tenir de l'argent par un Banquier de cette ville.

CRISPIN.

Mais Monsieur . . .

LISIDOR.

Point de réponse davantage, n'approche pas seulement de mon logis, si tu ne veux avoir cent coups de baston.

CRISPIN.

Si vous me battez, je sçay bien ce que je feray.

LISIDOR.

Que feras-tu ?

CRISPIN *montrant Marin.*

Je le froteray comme un diable.

LISIDOR.

Pourquoy le froteras-tu ?

C O M E D I E.

47

CRISPIN.

Hé pourquoy me battrez-vous ?

LISIDOR.

Parce que tu es un fripon.

CRISPIN.

Et parce qu'il est un Factotum, & qu'il veut me faire battre.

LISIDOR *levant son baston.*

Je te donneray...

CRISPIN.

Donnez pour voir, vous verrez si je ne luy rendray pas.

LISIDOR.

Ah morbleu ! je n'en puis plus souffrir.

Lisidor voulant frapper Crispin de son baston, Crispin baisse la teste, ce qui fait que Lisidor tombe, & Crispin va donner un coup de poing à Marin, qui tombe de l'autre costé, & cependant Crispin s'enfuit.



S C E N E I I I.

LISIDOR, MARIN.

MARIN.

A H le traistre ! Je croy qu'il m'a estropié de ce coup.

LISIDOR.

Marin, viens m'aider à me relever.

MARIN *se relevant.*

Hé Monsieur, j'aurois besoin qu'on me relevast moy-même.

LISIDOR *se relevant aidé de Marin,*
 oquin ! il lepayera.

48 CRISPIN, MEDECIN,

MARIN.

Si jamais je l'attrappe, il s'en repentira.

LISIDOR.

Je me suis blessé l'épaule en tombant.

MARIN.

Et moy, je croy que j'ay la mendibule démise.

LISIDOR.

Il t'a donné un furieux coup.

MARIN.

De toute sa force.

LISIDOR.

Patience.

MARIN.

Il faut bien la prendre malgré moy.

LISIDOR.

Va voir si Monsieur Mirobolan est au logis.

MARIN.

Quoy, Monsieur? vous voulez encore luy parler de votre Mariage, après que sa femme vous a dit à votre nez qu'il n'en fera jamais rien?

LISIDOR.

Il n'importe, je veux faire encore une tentative.

MARIN.

Fort bien, c'est-à-dire que vous voulez vous faire refuser encore une fois, & que vous prenez plaisir d'entendre chanter vos loüanges à contre-poil.

LISIDOR.

Je t'avoué ingenuement que je m'attends à ce refus, & que même j'en suis en quelque façon consolé; mais je veux avoir la joye de dire le fait à Monsieur Mirobolan, & de luy faire sçavoir qu'il ne passera jamais dans mon esprit que pour un homme qui se laisse mener par le nez comme un fâ.

MARIN.

Mais de quoy cela vous peut-il servir?

LISIDOR.

Fais seulement ce que je te dis. Voy s'il est au logis.

SCENE IV.



SCENE III.

DORINE, LISIDOR,
MARIN.

MARIN *frapant à la porte de Mirobolan.*

Hola ?

DORINE.

Qui est-ce ?

MARIN.

Monsieur Mirobolan est-il icy ?

DORINE.

Non. Qui le demande ?

LISIDOR.

C'est moy, ma chere.

DORINE.

Il n'y est pas : voulez-vous parler à Madame ? Elle est là-haut qui dort, je l'iray éveiller.

LISIDOR.

Il la faut laisser reposer. Ma chere enfant, si tu pouvois par tes soins la faire consentir à me donner Alcine en mariage, je serois...

DORINE.

Vous donner Alcine en mariage ? Que diantre en seriez-vous, à l'âge où vous estes ?

LISIDOR.

Hé, j'en serois...

DORINE.

Ma foy, vous n'en seriez toujours rien qui vaille. Mais n'avez-vous autre chose à me dire ? Je rentre.

LISIDOR.

Ma chere, dis à Monsieur Mirobolan que son

E

50 CRISPIN MÉDECIN,
amy Lisidor estoit venu pour le voir, & que je le prie
de penser à ce qu'il m'a promis. Adieu, ma bonne
enfant.

DORINE.

Adieu, Monsieur, je n'y manqueray pas. Ce bon-
homme est-il fou de prétendre épouser une fille de
dix-huit ans? Il faut avoïer que quand la vieillesse se
n. et l'amour en teste, elle fait cent fois plus d'extra-
vagances que la jeunesse.



SCENE V.

CRISPIN *en habit de Medecin.*

DORINE.

CRISPIN *sortant.*

Chez moy, chez moy, vous dis-je; là, je vous
repondray de bonne forte.

DORINE.

Qu'as-tu, Crispin? & d'où vient que tu es habillé
de cette maniere?

CRISPIN.

Deux visages que j'ay recontréz qui m'ont dit
qu'ils étudioient en Medecine, & qui m'ont deman-
dé mon sentiment sur la Trans... la... la... la...
la Transconfusion du sang. Ils m'ont quasi fait de-
venir sourd à force de me parler.

DORINE.

Que t'ont-ils dit?

CRISPIN.

Que diable scay-je moy? une beste sur une autre...
L'artere... le sang litteral... arterial... Un tuyau
par où entre le sang... une beste morte, l'autre qui
ne vaut guere mieux... Le mauvais sang répandu...

COMEDIE. 51

le bon dans les veines de l'autre beste . . . Enfin , le
Diable les emporte avec tout leur raisonnement.

DORINE.

Tu devois leur ordonner des pillules.

CRISPIN.

J'aurois voulu de tout mon cœur qu'ils en eussent
eu chacun cinquante dans le ventre.

DORINE *riant.*

Mais pourquoy as-tu cet habit ?

CRISPIN.

Je l'ay pris pour avoir plus de facilité d'entrer chez
vous, & pour . . .



SCENE VI.

LISIDOR, MARIN, CRISPIN,
DORINE.

LISIDOR *revenant.*

MA chere Dorine , j'avois oublié de te donner
cette bague , mais je veux recouvier . . .

CRISPIN *se tournant de l'autre costé.*

Ha . . .

MARIN.

Monfieur , si je ne me trompe , voila Crispin ha-
billé en robe longue.

LISIDOR.

Que fais-tu icy avec cet habit ?

CRISPIN *faisant le grave.*

Que souhaitez-vous de moy ? Avez-vous quelque
maladie secrette ? Dites , en l'absence de Monfieur
Mirobolan , je pourrois vous donner quelques bons
avis.

LISIDOR.

Non , coquin , nous n'avons point de maladie.

E ij

CRISPIN MEDECIN,
CRISPIN.

Coquin !

LISIDOR.

Ouy, coquin !

CRISPIN.

NON SUM COQUINUS, MEDICUS SUM, MEDICUS
SUM.

LISIDOR.

Toy Medecin ?

CRISPIN.

Ouy, Medecin, & vous estes un impertinent. ARACA,
LOSTOVÏ, BARITONOVAÏ, FORLUTOM, TRANSCON-
FUSIONA . . .

Si vous estiez raisonnable, je vous parlerois de la
Transconfusion, mais je voy bien que vous en tenez.
Allez, prenez des pillules.

LISIDOR.

Si je prens un baston, je r'en donneray cent coups.

CRISPIN.

Ce sera contre mon ordonnance.

DORINE à Crispin.

Monsieur, entrez au logis pour y attendre notre
Maistre, & laissez-là ces extravagans.

CRISPIN *rentrant avec Dorine.*

Il est vray que je feray mieux.

MARIN.

Monsieur, je doute que ce soit Crispin, car il parle
Latin.

LISIDOR.

C'est assurement luy-même, je me doute de quel-
que fourberie, & je veux entrer là-dedans pour en être
éclairci.

DORINE *revenant.*

Il frappe à la porte.

Que demandez-vous, Monsieur ? Est-ce que vous
voulez quereller encore cet honneste homme qui est
chez nous ?

COMEDIE.

53

LISIDOR.

C'est un fripon de valet . . .

DORINE.

Cela n'est pas vray , c'est un des Confreres de notre
Maître , & vous avez mauvaise grace de parler de la
sorte. Je m'en plaindray tantôt à . . .



SCENE VII.

MIROBOLAN, LISIDOR,
DORINE, MARIN.

MIROBOLAN *sortant.*

JE vous soutiens que cela n'est pas possible, & que
cette opinion est extravagante.

LISIDOR.

Monsieur . . .

MIROBOLAN.

Il faut penser bien creux , pour imaginer une chose
si éloignée du bon sens.

LISIDOR.

Monsieur je veux . . .

MIROBOLAN.

Il faut sans doute que cette vision vienne d'un hom-
me qui avoit la fièvre chaude.

DORINE.

Qu'avez vous , Monsieur , & qui vous oblige à
vous emporter de la sorte ?

MIROBOLAN.

Des gens qui me soutenoient opiniastrément la
Transfusion.

DORINE.

Ils sont foux . . .

54 CRISPIN MEDECIN,
MIROBOLAN.

Sans doute.

LISIDOR.

Ils n'ont pas raison, car elle a été condamnée publiquement. Vous sçavez . . .



SCENE VIII.

LISE, MIROBOLAN, DORINE,
LISIDOR, MARIN.

LISE à Dorine.

Monsieur Mirobolan est-il icy ?

DORINE.

Le voila. Elle vient fort à propos.

MIROBOLAN.

Que me voulez-vous ?

LISE.

Je voudrois que vous fussiez pendu. M'avoir ordonné des pillules qui m'ont pensé faire mourir !

MIROBOLAN.

Moy ?

LISE.

Ouy, vous. Voila comme vous faites, bons Affronteurs. Vous ordonnez souvent les choses à tort & à travers. Allons prens, & rencontre si tu peux. Des pillules pour retrouver un chien perdu !

MIROBOLAN.

Vous vous méprenez, je ne vous ay jamais veü.

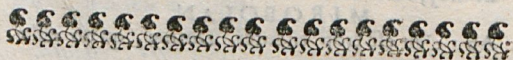
LISE.

Jamais ? ne vous ay-je pas tantôt donné un écu blanc.

MIROBOLAN.

Vous estes folle.

Tu en as menti, &...



SCENE IX.

GRAND SIMON, LISE,
MIROBOLAN, LISIDOR,
DORINE, MARIN.

GRAND SIMON.

AH! si je rencontre ce Monsieur Mirobolan, je
m'en vay luy chanter diablement sa game?

LISE.

Tenez, le voila.

GRAND SIMON.

Parbleu, Monsieur, il faut que vous soyez un
grand ignorant, d'ordonner des pillules pour sçavoir
si l'on est aimé d'une fille! Et moy bien fou de les
avoir prises! Elles m'ont quasi envoyé en l'autre mon-
de, & je n'en suis pas encore remis.

MIROBOLAN.

Vous estes fous, de me parler de la sorte: Je ne
vous connois point.

GRAND SIMON.

Ne vous ay-je pas tantost donné un écu d'or?

LISE.

Il vous va tout nier, comme il m'a fait.

MIROBOLAN.

Il faut vous mettre tous deux aux petites Maisons;
car vous estes des fous.

GRAND SIMON.

Morbleu, tu en as menti, je ne suis point fou;
trêve à de tels discours, car je pourrois bien te don-
ner de mon baston sur les oreilles.

56 CRISPIN MEDECIN;

LISE.

Et moy, r'arracher la barbe.

MIROBOLAN.

Ah ! c'en est trop endurer. Dorine, qu'on aille
querir un Commissaire.

GRAND SIMON.

Qu'elle aille, qu'elle aille, je l'attens.

LISE.

Et moy aussi.

GRAND SIMON.

Vous verrez que ces Messieurs tuèront les gens, &
qu'ils auront encore raison ! Parbleu je veux r'avoir
mon écu d'or.

LISE.

Et moy mon écu blanc, on je feray grand bruit.

DORINE.

Ma foy ! si vous ne tirez païs, j'iray chercher le
Commissaire.

GRAND SIMON.

C'est ce que je demande.

LISE.

Et c'est oique j'attens.



SCENE X.

FELIANTE, CRISPIN, LISIDOR,

MIROBOLAN, DORINE,

MARIN, GRAND SIMON,

LISE.

CRISPIN *sortant.*

MAis, Madame...

FELIANTE.

Mais, Monsieur, encore une fois, je ne veux pas

COMEDIE.

57

que ma fille parle aux gens teste à teste. Si vous avez envie de voir mon mary, vous pouvez prendre le temps qu'il soit au logis.

CRISPIN.

Madame, vous pouvez croire que . . .

FELIANTE.

Je sçay ce qu'il faut que je croye; mais encore un coup, vous n'avez que faire chez moy, quand mon mari n'y sera pas.

LISE à Simon.

Il me semble que ce visage ressemble bien à celui qui m'a ordonné des pillules.

GRAND SIMON.

Parbleu, c'est le Medecin qui m'a pensé faire crever. Ah trompeur! tu me rendras mon argent.

LISE.

Tu me rendras aussi le mien.

LISIDOR le prenant au collet.

Ah Coquin! je te tiens à present.

CRISPIN.

NON SUM COQUINUS, MEDICUS SUM.

MIROBOLAN.

Messieurs, il ne faut pas maltraiter un de mes confreres de la sorte: on doit luy laisser conter ses raisons.

LISIDOR.

C'est le valet de mon fils.

LISE.

C'est le Medecin qui nous a ordonné des pillules.

GRAND SIMON.

Et qui m'ont donné bien de la peine.

LISIDOR.

Coquin, réponds donc à toutes ces choses.

CRISPIN à Lisidor.

Monsieur, il ne vous faut plus rien déguiser: votre fils n'a point sorti de Paris, à cause de l'amour qu'il a pour la fille de Monsieur Mirobolan: Elle l'aime

§8 **CRISPIN MEDECIN,**
passionément, enfin ils s'aiment tous deux, & m'ont
fait joüer plusieurs personnages pour les servir dans
leurs amours.

FELIANTE.

Ma fille aime ton Maistre ?

CRISPIN.

Ouy, Madame, & fortement.

FELIANTE.

Encore pour le fils, c'est quelque chose ; mais pour
le Pere, il ne doit jamais esperer d'épouser ma fille.

GRAND SIMON.

Mais qui t'obligeoit à nous faire prendre des pil-
lules ? Cela pouvoit-il servir de quelque chose pour
les amours de ton Maistre ?

CRISPIN.

Ce sont des choses dont je vous éclairciray dans un
autre temps.

MIROBOLAN.

Vous voyez bien que vous me blâmez sans rai-
son : mais faites-moy la grace de revenir une autre
fois, je vous promets de vous contenter d'une façon
ou d'autre.

LISE.

J'y consens aussi : mais au moins, plus de pil-
lules.

MIROBOLAN.

Non, adieu.

LISIDOR.

Ton Maistre, dis-tu, aime passionément la fille
de Monsieur Mirobolan ?

CRISPIN.

Ouy, Monsieur, & cent fois plus que je ne vous
dis.

LISIDOR.

Hé bien, si la chose est ainsi, je voy bien que c'est
une necessité de consentir qu'il l'épouse, pourvû que
le Pere & la Mere y consentent.

COMEDIE.

59

MIROBOLAN.

Pour moy, je le veux de tout mon cœur, pour-
vû que ma femme le veuille.

FELIANTE.

Je ne sçay pas bien si je le dois vouloir.

MIROBOLAN.

Hé ma femme. . .

FELIANTE.

Puisque vous m'en priez, j'en demeure d'accord.

LISIDOR.

Où est-il donc ton Maistre ?

CRISPIN.

Le voila qui vient tout à propos.



SCENE DERNIERE.

GERALDE, MIROBOLAN,
FELIANTE, LISIDOR,
DORINE, CRISPIN,
MARIN.

LISIDOR.

Venez, Monsieur de Bourges.

GERALDE *se jettant aux genoux de
son Pere.*

Ah mon Pere! je vous demande pardon.

MIROBOLAN.

Hé mon Dieu! laissons tous ces beaux discours:
Entrons au logis, & là nous discuterons toutes les
choses.

FELIANTE.

C'est fort bien avisé; allons, rentrons.

60 CRISPIN MEDECIN,
MIROBOLAN.

Allons, Monsieur Lisidor, l'honneur vous appartient.

LISIDOR.

Puisqu'il vous plaît, entrons.

Ils rentrent.

CRISPIN.

Marin ?

MARIN.

Que veux-tu ?

CRISPIN.

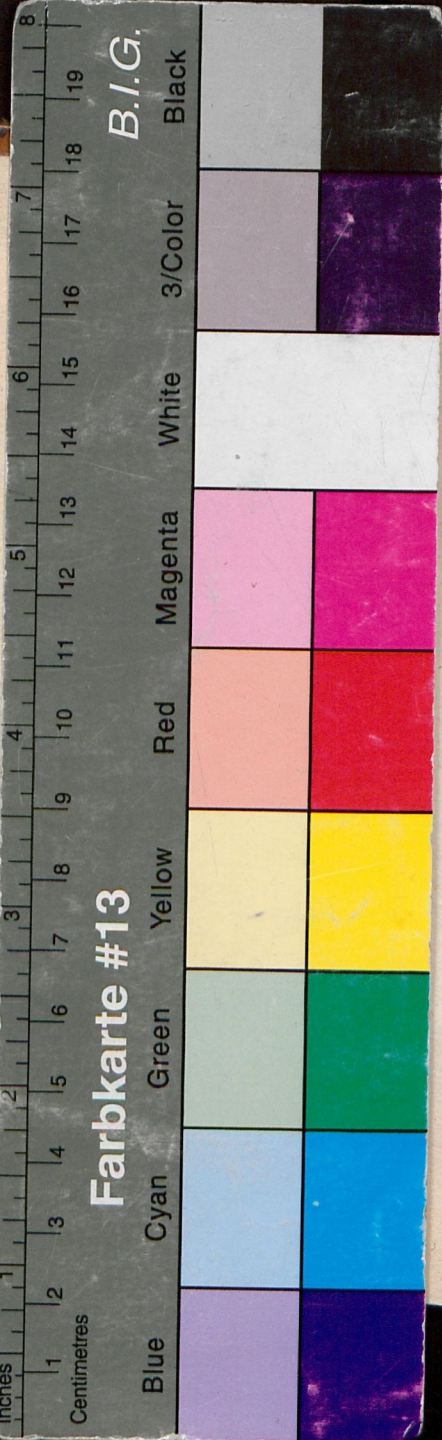
*Puis qu'en tout aujourd'huy j'ay si bien réüssi,
Je vais, je vais, morbleu, je vais entrer aüssi.*

FIN.

V







CRISPIN
MEDECIN,
COMEDIE.

Par le Sr DE HAUTE-ROCHE,
Comedien de la seule Troupe
Royale.